

Salvador

Journal de bord écrit longtemps après

Suzanne Lebeau

Numéro 76, 1995

Théâtre jeunes publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebeau, S. (1995). *Salvador* : journal de bord écrit longtemps après. *Jeu*, (76), 99–102.

Suzanne Lebeau

Salvador

Journal de bord écrit longtemps après

Septembre 1988... Le coup de foudre pour le Sud. L'Argentine d'abord, avec ses contrastes atroces, sa ville européenne et américaine si typiquement sud-américaine, sa vie nocturne et ses enfants, dans la rue la nuit, ses restaurants où la viande est servie comme les pâtes et ceux qui, de l'autre côté des vitrines, regardent les carnivores à l'œuvre.

Février 1989... Coup sur coup, le coup de foudre. Le Pérou cette fois. Lima et sa chaleur torride qui donne soif, son eau qui tue, ses bidonvilles à ciel ouvert qui ensèrent la ville comme un étou. La peur pour ceux qui ont quelque chose à perdre et les enfants pieds nus, dans la rue la nuit, au travail et souriants parce que la rue est leur demeure.

Suzanne Lebeau lors
d'un voyage au Pérou.



1989... Le temps passe, l'hiver se termine, le printemps, l'été et le choc du Sud est toujours aussi vivant. Je regarde vivre mes enfants et les enfants autour de moi. Je continue à cultiver mes fleurs, à rêver de repeindre la maison, à faire de grosses bouffes avec des amis. Malgré moi, le Sud m'habite. Je sais que je dois écrire quelque chose, mais je ne sais vraiment pas quoi.

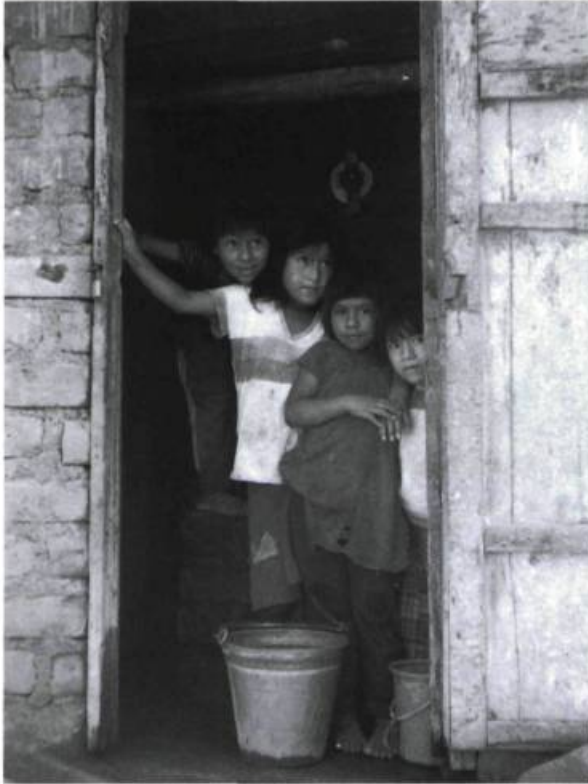
1990... Le temps continue à passer. Je demande une bourse d'écriture. Cette fois, c'est sérieux. Je n'arrive plus à me concentrer sur autre chose que ces visages d'enfants du Sud devenus des adultes responsables de leur repas du soir. Je veux comprendre comment ils ont réussi à garder leur regard curieux et émerveillé, qu'on dit appartenir à l'enfance. Je ne sais ni où ni comment nos enfants comblés et surprotégés ont perdu ce regard. Je reçois la bourse. Je plonge. Pas dans l'écriture. J'en serais incapable... Les questions se bousculent au portillon. Je plonge avec les enfants à la recherche de leur point de vue à eux sur le Sud.



Les enfants du Pérou.
Photos : Suzanne
Lebeau.

Automne 1990... Je rencontre des enfants. Trois groupes dans trois écoles. Ils ont entre 9 et 12 ans, sont en 4^e, 5^e et 6^e année. Le Sud ne les intéresse pas particulièrement, pas plus que le hockey ou les histoires d'Anne, la petite fille de la maison aux pignons verts. Le Sud est un mot parmi tant d'autres, une réalité qui existe en dehors d'eux. Ils me répètent volontiers les commentaires, les jugements vite faits, bien faits, entendus à la maison, à la télévision. Je réalise rapidement que leur vision du Sud est manichéenne. Ils en connaissent d'une part les plages ensoleillées, les grands hôtels de luxe qui rappellent les vacances et, d'autre part, les enfants victimes que leur présente *Vision mondiale* tous les dimanches matins à la télé. Des ventres gonflés par la faim, des bras d'une maigreur à nous faire croire qu'ils peuvent à tout moment se briser en mille miettes, des regards éteints. Il n'y a pas de place pour la vie quotidienne dans leur conception du Sud.

1991... J'attaque... Je veux dépasser avec ces enfants les images préconçues, en deux dimensions. Je connais les vertus du jeu dramatique pour appréhender et comprendre de l'intérieur des situations que l'on n'a pas vécues. Je leur propose des jeux de rôles, d'association d'idées, d'improvisation, jeux individuels et collectifs, verbaux et non verbaux. Nous y passons plusieurs semaines. Ils découvrent le Sud et me remettent à ma place. Oui le Sud existe, oui les enfants ont des conditions de vie qui sont différentes, peut-être difficiles. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent y changer ? Je sais qu'ils n'ont pas tort et je comprends que la compassion s'apprend, que l'intérêt se cultive, que l'on naît nécessairement à droite, à la recherche du confort et du plaisir, et qu'il



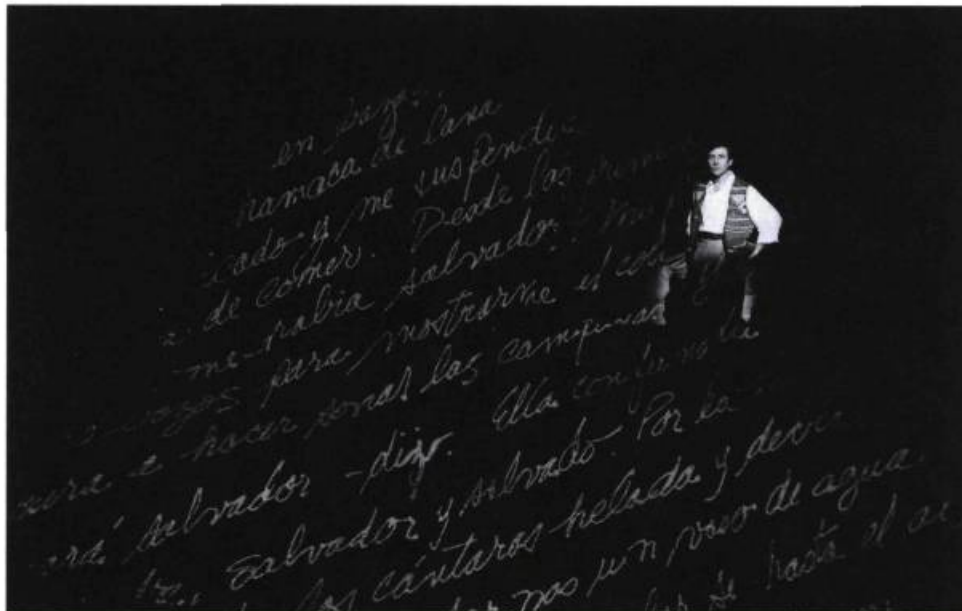
faut développer son côté gauche, celui du cœur. Ils sont troublés et moi aussi. Parler du Sud sera encore plus difficile que je ne pensais.

Février 1992... Je pars pour le Pérou avec ma fille de six ans. Je vais faire avec les enfants de là-bas le même travail que j'ai fait ici. Je veux savoir ce que les enfants du Sud connaissent et comprennent de la vie des enfants du Nord. Je passe du temps dans les bidonvilles de Lima, dans la campagne créole sur la côte, dans la montagne froide et indienne où le silence et l'immobilité me gênent. Je suis atteinte par une patience qui me semble confiner à la résignation. Je déteste ce mot. Je sens la vie sous les couches de vêtements qui protègent les gens du froid de la nuit et de la rue, mais, la montagne me demeure étrangère, incroyablement mystérieuse. Je sens pourtant que c'est à la montagne que le Sud se réalise le plus intensément. De retour sur la côte, je retrouve les *choclo*, les gens de la montagne qui ont quitté leur village, perdu en route leur poncho, leur identité. Ceux-là ont appris à parler pour se souvenir et ils me parlent abondamment. Dans un *pueblo joven* (un village de fortune bâti sur un terrain vague, avec des morceaux de carton, des briques achetées au jour le jour), un enfant me suit partout, me raconte son

enfance à la montagne, me dit qu'il fait le même travail que moi pour gagner sa vie. Il écrit des lettres pour les gens du village qui ne savent pas écrire, et ils sont nombreux. J'ai oublié son nom. Beaucoup plus tard, quand son visage sera devenu mon plus beau souvenir, je l'appellerai Salvador.

Avril 1992... Je suis de retour. Je dois écrire, mais il faut d'abord que j'oublie. J'ai trop d'informations, trop de pistes, trop d'histoires à raconter. Trop de tout et une pièce de théâtre dure à peine plus d'une heure. Soixante-dix pages... J'écris beaucoup. Je commence un texte différent toutes les semaines. Chacun de ces textes meurt de sa belle mort, sans faire plus de bruit qu'un fichier informatique qui s'efface. Le temps passe, et ma poubelle se remplit sans que ma tête ne se vide. Pour me rassurer, je commence à la main un monologue. J'écris des pages et des pages sans arrêt. J'écris trente pages serrées, denses, sans aucune indication scénique. C'est le Sud qui déborde. Mais je ne sais que faire de ce discours informe.

Février 1993... Au Carrousel, c'est le temps de préparer la prochaine saison. Je dis honnêtement que je ne suis arrivée à rien, que le Sud m'échappe complètement, que les pièges sont trop grands, qu'à partir du moment où je dis quelque chose, j'oublie tout le reste. Gervais Gaudreault, à qui je parle du Sud depuis mon coup de foudre pour l'Argentine, veut absolument lire le monologue que j'ai commencé, ces pages



Salvador, le Carrousel,
1994. Photo : Yves
Dubé.

manuscrites, désordonnées. Il est touché, me convainc que tout ce que je lui raconte depuis des années germe dans ces pages, et j'y reviens.

Automne 1993... La mangue mûrit au soleil de la Chartreuse. Je suis seule, loin, j'ai du temps à perte de vue et j'écris, j'écris jusqu'au point final l'histoire de Salvador. J'oublie tout ce que je sais et tout ce que je veux dire. J'oublie les contraintes de diffusion. J'oublie les obligations morales, pédagogiques, didactiques. J'écris l'histoire d'un enfant au destin unique. J'écris un *happy end*, quand je sais très bien que dans la vie ils sont rares, d'autant plus rares au Sud. Je sais pourquoi je l'écris et je ne me sens pas coupable. Le Sud m'y a amenée malgré moi. Les enfants que j'y ai rencontrés vivaient dangereusement peut-être, mais ils étaient vivants et capables de sourire.

1994... Mon histoire est finie, celle du spectacle commence... La balle est dans le camp du public. C'est aux enfants et aux adultes du Nord de regarder le Sud à travers les yeux de Salvador. J'en ai vu se lever pour applaudir, j'en ai vu essuyer des larmes, je n'en ai vu aucun demeurer indifférent. ♦